

UNE PRESENCE DANS LE REGARD

Exercices spirituels de la Fraternité de Communion et Libération
Rimini, le 24 avril 2015

Notes de l'introduction de Julián Carrón

Au début de notre rencontre, il n'y a rien dont nous ayons plus besoin que de crier et de demander l'Esprit, afin qu'il enlève de nous tout ce qui est figé, tout ce qui n'est pas disponible, toute notre distraction et qu'il creuse notre attente, comme me l'écrit l'une d'entre vous : « C'est un de ces matins où je ne peux pas me lever sans aller Le chercher. Je vais à la messe en demandant au Seigneur de Le retrouver là-bas, à la maison, là où tous les jours commence le défi de la vie. Je ne sais pas encore comment tenir face à mon fils, si bien que tout est injuste et tout est colère, tout est demande ; je ne le sais pas, et pourtant dans mon cœur brûle cette demande d'amour, aujourd'hui encore. En attendant ces trois jours, les Exercices de la Fraternité, si précieux et indispensables, tout est brûlant de demande, d'un manque : demande de ces visages encore recherchés, en chemin comme moi ; demande d'une étreinte que je voudrais éternelle et que je cherche encore, pour ceux que j'aime, pour le monde entier ; soif d'écouter, "memorare", me souvenir, qui ne suffit jamais. Cet amour pour le Christ, pour Sa compagnie, que je cherche encore à cinquante ans et dont je ne suis jamais comblée, brûle encore ».

C'est avec cette demande, avec cette attente qui se fait demande, que nous invoquons l'Esprit afin qu'il porte à accomplissement notre tentative, aussi fragile soit-elle, de nous disposer à accueillir ce que le Seigneur nous donnera ces jours-ci.

Discendi Santo Spirito

« À l'occasion de la session annuelle d'Exercices spirituels pour les membres de la Fraternité de Communion et Libération qui se tient à Rimini, Sa Sainteté le pape François, en union spirituelle, adresse sa pensée cordiale et bienveillante, en souhaitant aux nombreux participants ainsi qu'à tous ceux qui les suivent en liaison satellite, d'abondants fruits de redécouverte intérieure de la fécondité de la foi chrétienne, soutenue par la certitude de la présence du Christ ressuscité. Le Saint-Père invoque les dons du Divin Esprit pour un généreux témoignage de la nouveauté pérenne de l'Évangile dans le sillage tracé par le prêtre M^{gr} Luigi Giussani, plein de mérites, et, tandis qu'il demande de persévérer dans la prière en soutien de Son ministère universel, il invoque la protection céleste de la Sainte Vierge et

accorde de grand cœur à vous et aux participants la bénédiction apostolique implorée, l'étendant volontiers à toute la Fraternité ainsi qu'aux proches. Cardinal Pietro Parolin, Secrétaire d'État de Sa Sainteté »

Comme l'indique le télégramme du Saint-Père, au début de nos Exercices, nous sommes encore plongés dans la lumière de la nuit de Pâques. Toute la nuit pascale a été dominée par la lumière du cierge pascal, la lumière que Jésus ressuscité a introduite à jamais dans l'histoire. C'est à la lumière de ce fait que l'Église regarde tout, qu'elle peut tout regarder. En effet, ce n'est que lorsqu'apparaît définitivement la lumière de la résurrection de Jésus que nous pouvons comprendre ce que nous ne pourrions pas comprendre sans elle : le sens ultime de tout. Ainsi, au cours de cette nuit, précisément à partir du présent, de ce moment où l'Église est dominée par la lumière de la résurrection (qui dicte la méthode pour tout regarder), celle-ci nous fait regarder toute l'histoire qui, à partir de la création, acquiert tout son éclat : c'est l'histoire où se révèle enfin à nos yeux la positivité ultime de la réalité.

Dans la lumière de la résurrection, nous pouvons regarder en face la demande la plus urgente de l'homme : vaut-il vraiment la peine d'être né ? C'est la question qui nous saisit lorsque la vie, malgré toute sa beauté, malgré toute sa promesse, nous met en difficulté : pourquoi vaut-il la peine d'être né ? À cette question que l'homme se pose sur sa propre vie, on ne peut trouver de réponse chargée de sens que dans la lumière de la nuit de Pâques. En effet, il ne vaudrait pas la peine d'être nés si nous n'avions pas l'espoir d'une vie accomplie, pour toujours. Comme nous le rappelle la lettre aux Hébreux, la vie serait une condamnation parce que nous vivrions tous dans la peur de la mort, sous cette épée de Damoclès suspendue au-dessus de nous. Au contraire, nous pouvons reconnaître la positivité ultime de la création, de la vie de l'homme, de la vie de chacun de nous, à la lumière de la victoire du Christ, parce que c'est là que la grande demande quant au sens de notre vie trouve une réponse accomplie. En effet, comme le dit le chant de l'Exultet : « Il n'y aurait aucun avantage pour nous à être nés, s'Il ne nous avait pas rachetés ».¹ Sans la résurrection du Christ, que serait la vie, que serait son sens ?

La lumière qui domine la nuit de Pâques nous permet de comprendre toute l'histoire du salut, depuis la libération de l'esclavage en Égypte jusqu'à toute l'histoire des prophètes, une histoire qui n'a d'autre but que de nous introduire dans la logique du dessein de Dieu qui s'est révélé lentement, au fil du temps.

Les lectures bibliques de la veillée pascale nous ont montré quelle passion Dieu avait pour les hommes, au point de s'intéresser au sort d'un peuple aussi insignifiant que celui d'Israël,

¹ Praeconium paschale [Exultet], dans *Messale Romano, Veglia pasquale*, San Paolo, Cinisello Balsamo (Mi) 1994, p. 452.

montrant à tout le monde qu'il n'est pas indifférent à la souffrance des hommes. Dieu commence à répondre de manière concrète, particulière, à cette souffrance et n'abandonne plus Ses enfants. Même quand, souvent, ils pourraient se sentir abandonnés, comme une femme abandonnée à l'âme affligée, Dieu les poursuit à travers les prophètes, par exemple Isaïe : « Est-ce que l'on rejette la femme de sa jeunesse ? » Pourtant, dit le Seigneur, « un court instant, je t'avais abandonnée, mais dans ma grande tendresse, je te ramènerai. / [...] Un instant, je t'avais caché ma face. Mais dans mon éternelle fidélité, je te montre ma tendresse, dit ton rédempteur. » Dieu rassure son peuple : « Même si les montagnes s'écartaient, si les collines s'ébranlaient, ma fidélité ne s'écarterait pas de toi, mon alliance de paix ne serait pas ébranlée, – dit le Seigneur, qui te montre sa tendresse. »²

Quand ces mots prennent-ils vraiment leur sens, si ce n'est par ce fait, par le fait puissant de la résurrection du Christ ? Sinon, ce ne serait que de belles paroles apportant un réconfort sentimental, mais qui ne constitueraient pas, en fin de compte, de tournant crucial, décisif ; elles n'introduiraient pas dans la vie quelque chose de vraiment nouveau. Seul le fait de la résurrection projette sur elles toute la lumière nécessaire et les remplit de sens. Nous pouvons alors comprendre pourquoi Jésus a dit à ses disciples : « Heureux les yeux qui voient ce que vous voyez. Car, je vous le déclare : beaucoup de prophètes et de rois ont voulu voir ce que vous-mêmes voyez, et ne l'ont pas vu, entendre ce que vous entendez, et ne l'ont pas entendu. »³ Les prophètes faisaient partie de cette histoire, ils avaient vécu une partie de cette histoire, ils ont désiré la voir s'accomplir mais ne l'ont pas vu. Voilà pourquoi Jésus dit : « Heureux, vous qui l'avez vu ! » ; c'est à nous qu'il dit que nous l'avons vu, que nous avons vu s'accomplir son dessein !

Voilà pourquoi, dans la nuit de Pâques, l'Église a la lumière pour tout regarder, pour regarder toute l'obscurité, tout ce que nous les hommes, refusons de regarder parce que nous n'avons pas de réponse, à commencer par notre mal. Car « voici la nuit où par le feu de la nuée lumineuse tu as vaincu les ténèbres du péché. Voici la nuit qui sur toute la terre sauve les croyants en Christ de l'obscurité du péché et de la corruption du monde [...]. Voici la nuit où le Christ, brisant les liens de la mort, se relève victorieux du tombeau. » Devant cette lumière, le peuple explose en un cri de joie : « Il n'y aurait aucun avantage pour nous à être nés, s'Il ne nous avait pas rachetés ». À la lumière de cet événement, si le Seigneur nous donne vraiment la grâce d'avoir un minimum de conscience, l'Église et nous tous pouvons dire : « Ô immensité de ton amour pour nous ! Ô signe inestimable de bonté : pour racheter l'esclave, tu

² *Is* 54,6-8.10.

³ *Lc* 10,23-24.

as sacrifié ton Fils ! ». ⁴

Avec le Christ ressuscité dans le regard, l'Église est tellement à même de tout regarder qu'elle ose dire quelque chose de notre péché qui paraît paradoxal aux yeux de notre raison : « Bienheureuse faute ! » C'est un nouveau regard sur le mal, qui est tout à coup perçu comme un bien : « Bienheureuse faute qui nous a valu un tel rédempteur ! » Le chant de l'Exultet se poursuit : « Ô nuit bienheureuse qui seule as mérité de connaître le temps et l'heure où le Christ est sorti vivant du séjour des morts ». C'est le mystère de cette nuit : « Le saint mystère de cette nuit vainc le mal [non seulement nous pouvons le regarder, mais nous pouvons même voir sa défaite], lave les fautes, rend l'innocence aux pécheurs, la joie aux affligés. » ⁵

Comment ne pas être reconnaissant, si l'on se laisse éclairer par la lumière que l'évènement de la résurrection introduit pour toujours dans la vie et dans l'histoire ? Il n'y a alors pas de circonstance que l'on puisse traverser, il n'y a pas de difficulté ou de mal qu'on porte sur soi qu'il faille censurer, qui soient trop grands pour être regardés, affrontés, à la lumière de la victoire du Christ ressuscité. À la lumière de la résurrection, on peut regarder toute chose, mes amis, parce que rien n'est exclu de cette victoire. Demandons au Seigneur d'être assez simples pour accepter cette lumière : qu'elle entre dans les replis les plus intimes et les plus cachés de notre être !

Ce que nous avons célébré la nuit de Pâques n'est-il qu'un fait du passé, un souvenir pieux, un rite que nous répétons chaque année ? On ne peut pas répondre à cette question par une réflexion ou un raisonnement abstrait. Aucune pensée ne pourrait satisfaire l'urgence aiguë de cette question, aucun raisonnement ne parviendrait à l'étouffer. Qu'est-ce qui prouve la vérité, c'est-à-dire la réalité de ce que nous avons célébré à Pâques ? Seulement un fait : l'évènement d'un peuple, comme celui que nous avons vu sur la place Saint-Pierre. Un peuple qui confirme et qui crie la réalité de la résurrection.

Mais pour pouvoir saisir dans toute sa densité ce qui s'est passé sur la place Saint-Pierre, il nous faut regarder un autre fait, un autre évènement de peuple qui a eu lieu il y a deux mille ans et qui témoigne et confirme la résurrection de Jésus : la Pentecôte. « Quand arriva le jour de la Pentecôte, ils se trouvaient réunis tous ensemble. Soudain un bruit survint du ciel comme un violent coup de vent : la maison où ils étaient assis en fut remplie tout entière. Alors leur apparurent des langues qu'on aurait dites de feu, qui se partageaient, et il s'en posa une sur chacun d'eux. Tous furent remplis d'Esprit Saint : ils se mirent à parler en d'autres langues, et chacun s'exprimait selon le don de l'Esprit. Or, il y avait, résidant à Jérusalem, des Juifs religieux, venant de toutes les nations sous le ciel. Lorsque ceux-ci entendirent la voix

⁴ Praeconium paschale, dans *Messale Romano, Veglia pasquale*, op. cit., p. 452.

⁵ *Ibidem*, p. 452-453.

qui retentissait, ils se rassemblèrent en foule. Ils étaient en pleine confusion parce que chacun d'eux entendait dans son propre dialecte ceux qui parlaient. Dans la stupéfaction et l'émerveillement, ils disaient : "Ces gens qui parlent ne sont-ils pas tous Galiléens ? Comment se fait-il que chacun de nous les entende dans son propre dialecte, sa langue maternelle ? Parthes, Mèdes et Élamites, habitants de la Mésopotamie, de la Judée et de la Cappadoce, de la province du Pont et de celle d'Asie, de la Phrygie et de la Pamphylie, de l'Égypte et des contrées de Libye proches de Cyrène, Romains de passage, Juifs de naissance et convertis, Crétois et Arabes, tous nous les entendons parler dans nos langues des merveilles de Dieu." Ils étaient tous dans la stupéfaction et la perplexité, se disant l'un à l'autre : "Qu'est-ce que cela signifie ?" D'autres se moquaient et disaient : "Ils sont pleins de vin doux !" »⁶

On le voit, dès le début, dès le premier instant, il ne suffit pas d'avoir le fait sous les yeux, tout imposant qu'il soit. Il faut la liberté pour reconnaître le sens que crie ce même fait. Pour le découvrir, il faut un homme réellement désireux de prendre conscience de tous les facteurs de cet événement, « avec une intelligence positive, cette intelligence pauvre, prompte à affirmer affectueusement le réel, qui est le terrain sur lequel la foi s'exalte. »⁷ Ainsi seulement pouvait-on trouver une réponse à la question que ce fait suscitait : « Que signifie ce rassemblement de personnes ? », et vérifier si les interprétations possibles, par exemple celle que ces hommes seraient ivres, étaient raisonnables.

C'est à cette question, à son urgence, à la question qui naît du fait éclatant de la Pentecôte, que Pierre répond par son discours rapporté dans les *Actes des Apôtres* : « "Vous, Juifs, et vous tous qui résidez à Jérusalem, sachez bien ceci, prêtez l'oreille à mes paroles. Non, ces gens-là ne sont pas ivres comme vous le supposez, car c'est seulement la troisième heure du jour [c'est un peu tôt pour être ivre !]. Mais ce qui arrive a été annoncé par le prophète Joël : *Il arrivera dans les derniers jours, dit Dieu, que je répandrai mon Esprit sur toute créature. vos fils et vos filles prophétiseront, vos jeunes gens auront des visions, et vos anciens auront des songes. Même sur mes serviteurs et sur mes servantes, je répandrai mon Esprit en ces jours-là, et ils prophétiseront. Je ferai des prodiges en haut dans le ciel, et des signes en bas sur la terre : du sang, du feu, un nuage de fumée. Le soleil sera changé en ténèbres, et la lune sera changée en sang, avant que vienne le jour du Seigneur, jour grand et manifeste. Alors quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé.* Hommes d'Israël, écoutez les paroles que voici. Il s'agit de Jésus le Nazaréen, homme que Dieu a accredité auprès de vous en

⁶ At 2,1-13.

⁷ L. Giussani, *La familiarità con Cristo. Meditazioni sull'anno liturgico* [La familiarité avec le Christ. Méditations sur l'année liturgique], San Paolo, Cinisello Balsamo (Mi) 2008, p. 105 [cf. « Dans la profondeur des choses », *Traces-Litterae Communionis*, juin 2006, p. 4].

accomplissant par lui des miracles, des prodiges et des signes au milieu de vous, comme vous le savez vous-mêmes. Cet homme, livré selon le dessein bien arrêté et la prescience de Dieu, vous l'avez supprimé en le clouant sur le bois par la main des impies. Mais Dieu l'a ressuscité en le délivrant des douleurs de la mort, car il n'était pas possible qu'elle le retienne en son pouvoir. En effet, c'est de lui que parle David dans le psaume : *Je voyais le Seigneur devant moi sans relâche : il est à ma droite, je suis inébranlable. C'est pourquoi mon cœur est en fête, et ma langue exulte de joie ; ma chair elle-même reposera dans l'espérance : tu ne peux m'abandonner au séjour des morts ni laisser ton fidèle voir la corruption. Tu m'as appris des chemins de vie, tu me rempliras d'allégresse par ta présence.* Frères, il est permis de vous dire avec assurance, au sujet du patriarche David, qu'il est mort, qu'il a été enseveli, et que son tombeau est encore aujourd'hui chez nous. Comme il était prophète, il savait que Dieu lui avait juré de faire asseoir sur son trône un homme issu de lui. Il a vu d'avance la résurrection du Christ, dont il a parlé ainsi ; Il n'a pas été abandonné à la mort, et sa chair n'a pas vu la corruption. Ce Jésus, Dieu l'a ressuscité ; nous tous, nous en sommes témoins. Élevé par la droite de Dieu, il a reçu du Père l'Esprit Saint qui était promis, et il l'a répandu sur nous, ainsi que vous le voyez et l'entendez. David, en effet, n'est pas monté au ciel, bien qu'il dise lui-même : *Le Seigneur a dit à mon Seigneur : 'Siège à ma droite, jusqu'à ce que j'aie placé tes ennemis comme un escabeau sous tes pieds.'* Que toute la maison d'Israël le sache donc avec certitude : Dieu l'a fait Seigneur et Christ, ce Jésus que vous aviez crucifié." Les auditeurs furent touchés au cœur ; ils dirent à Pierre et aux autres Apôtres : "Frères, que devons-nous faire ?" Pierre leur répondit : "Convertissez-vous, et que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus Christ pour le pardon de ses péchés ; vous recevrez alors le don du Saint-Esprit." »⁸

Seule la résurrection du Christ peut offrir une raison adaptée à ce fait. Il est si éclatant que Pierre ne peut pas rester à un niveau d'interprétation phénoménologique ou sociologique. C'est un désir exaspéré de dire Son nom qui l'emporte en lui : seul le Christ ressuscité, par la force de son Esprit, peut être l'explication appropriée à ce peuple né de Pâques. Pierre est entièrement dominé par la présence du Christ ressuscité et peut regarder la réalité sans s'arrêter à l'apparence, dépassant les interprétations réductrices en tout genre. Il ne peut rien regarder sans la présence du Christ ressuscité dans le regard.

Mes amis, seul un tel regard peut nous introduire à comprendre convenablement, sans réductions, ce qui s'est passé sur la place Saint-Pierre. Nous faisons partie du peuple né de la Pâque du Christ. Chacun peut comparer la conscience avec laquelle il a vécu l'évènement de peuple qui a eu lieu à Rome le 7 mars avec la conscience de Pierre face à l'évènement de peuple de la Pentecôte.

⁸ At 2,14-38.

C'est pourquoi, mes amis, les jours de Pâques sont le paradigme de la vie chrétienne. Essayons d'imaginer combien les apparitions de Jésus ressuscité jour après jour, comme nous le rappelle la liturgie, devaient pénétrer les apôtres ! Qu'était la vie pour eux, si ce n'est sa présence vivante qui s'imposait à eux, si ce n'est vivre avec sa présence dans le regard. Ils ne pouvaient plus l'effacer de leurs yeux.

« Le Mystère, ce n'est pas l'inconnu ; c'est l'inconnu dans la mesure où il devient le contenu d'une expérience sensible. C'est un concept très important : c'est pour cette raison qu'on parle du mystère de l'Incarnation, du mystère de l'Ascension, du mystère de la Résurrection. Dieu en tant que Mystère serait une image intellectuelle si l'on s'arrêtait à la phrase : "Dieu est Mystère", telle quelle. »⁹

Don Giussani souligne avec force : « Le Dieu vivant est le Dieu qui s'est révélé dans l'Incarnation : dans la mort et la résurrection du Christ. Le vrai Dieu est Celui qui est venu parmi nous, en devenant sensible, tangible, visible, audible. Le Mystère [...] a fait en sorte qu'on puisse en faire l'expérience, il s'est fait présence dans l'histoire de l'homme. [...] La résurrection est le point culminant du mystère chrétien. Tout a été fait pour cela, parce que c'est là le commencement de la gloire éternelle du Christ : "Père, l'heure est venue. Glorifie ton Fils". Tout et tous nous avons un sens dans cet événement : le Christ ressuscité. La gloire du Christ ressuscité est la lumière, la vivacité, l'énergie, la forme de notre existence, de l'existence de toutes les choses. »¹⁰

Chacun de nous peut voir comment il a vécu les jours de Pâques. Pour les disciples, c'était la présence du Christ ressuscité qui dominait dans leur regard et leur conscience. Et pour nous ? Que s'est-il produit en nous ? Dans notre vie, c'est facilement une fuite, un oubli, un laisser de côté, comme le dit don Giussani juste après : « Le caractère central de la résurrection du Christ est en proportion directe avec notre fuite, comme si l'on fuyait devant un inconnu » ; pour nous, souvent, c'est comme si le Christ manquait, c'est comme s'il était un "inconnu", pas une présence si familière qu'elle nous attire et nous remplit de Lui. « C'est en proportion directe avec notre manque de mémoire vis-à-vis d'elle, avec la timidité qui nous envahit lorsque nous pensons à ce mot et que nous en sommes comme repoussés. C'est en proportion directe avec cela que se présente le caractère décisif de la résurrection, en tant que proposition du fait du Christ, en tant que contenu suprême du message chrétien, à l'intérieur duquel se réalise ce salut, cette purification du mal, cette renaissance de l'homme pour laquelle Il est venu. »¹¹

⁹ L. Giussani, *La familiarità con Cristo*, op. cit., p. 69 [cf. « Jésus Christ ressuscité, la défaite du néant », *Traces-Litterae Communionis*, avril 2006, p. 1].

¹⁰ *Ibidem*, p. 1-2.

¹¹ *Ibidem*, p. 2.

Don Giussani poursuit : « C'est dans le Mystère de la résurrection que se trouve le point culminant et la plénitude de l'intensité de notre propre conscience chrétienne, et donc de la nouvelle conscience que j'ai de moi-même, de la façon dont je regarde toutes les personnes et toutes les choses », à commencer par moi-même ! Il n'y a pas d'autre regard, mes amis ! Après la résurrection du Christ comme évènement historique, il n'y a pas d'autre regard vrai sur nous, sur la réalité, sur les choses, sur les personnes, sur l'histoire que celui qui puise dans sa présence la lumière pour tout regarder. En effet, « c'est dans la résurrection, souligne don Giussani, que se trouve la clé de voûte de la nouveauté du rapport entre moi et moi-même, entre moi et les hommes, entre moi et les choses. Mais c'est ce qui nous fait le plus horreur. Si vous préférez, c'est comme si c'était ce que nous laissons le plus souvent de côté, même sans manquer de respect. C'est respectueusement laissé dans son aridité de mot perçu intellectuellement, perçu comme une idée, précisément parce que c'est le point culminant du défi lancé par le Mystère à notre mesure. [...] Le christianisme est l'exaltation de la réalité concrète, l'affirmation du charnel, à tel point que Romano Guardini dit qu'aucune religion n'est plus matérialiste [c'est-à-dire liée à la réalité concrète, à la chair] que le christianisme ; c'est l'affirmation des circonstances concrètes et sensibles, de telle sorte que l'on n'a pas de nostalgie de grandeur quand on se voit limité dans ce que l'on doit faire : ce que l'on doit faire est grand, même si c'est petit, parce que c'est là que vibre la résurrection du Christ. "Immergés dans le grand Mystère". On gaspille quelque chose de l'Être, on dilapide la grandeur de l'Être, sa puissance, sa seigneurie ; on vide lentement de son contenu et on fait se faner l'Être, Dieu, le Mystère, l'Origine et le Destin, si on ne se sent pas immergé dans ce Mystère, dans le grand Mystère : la résurrection du Christ. *Immergé* comme le moi est immergé dans le "tu" prononcé de tout son cœur, comme l'enfant lorsqu'il regarde sa mère, comme l'enfant ressent sa mère. »¹²

Il faut donc que « l'on récupère en nous l'intelligence de l'enfant », pour pouvoir regarder les choses de manière vraie. « On appelle "foi" l'intelligence humaine lorsque, restant dans la pauvreté de sa nature originelle, elle est toute remplie de quelque chose d'autre, puisqu'en elle-même elle est vide, comme des bras ouverts qui doivent encore serrer la personne qu'ils attendent. Je ne peux me concevoir si ce n'est immergé dans Ton grand Mystère : la pierre rejetée par les bâtisseurs de ce monde, ou par tout homme qui imagine et projette sa vie, est devenue la pierre d'angle en dehors de laquelle il n'est pas possible de construire. Ce Mystère, le Christ ressuscité, est le juge de notre vie ; Lui qui la jugera tout entière à la fin, Il la juge de jour en jour, d'heure en heure, d'instant en instant, sans solution de continuité. Je veux souligner que ce fait de "Le voir" comme le Ressuscité [...] est un jugement : Tu es

¹² *Ibidem*, p. 2, 4.

ressuscité, ô Christ. » « Le fait de reconnaître ce qui s'est passé pour Lui, Lui qui était mort, est un jugement [...], [c'est-à-dire] un acte de l'intelligence qui dépasse l'horizon habituel de la rationalité et qui saisit et témoigne une Présence qui dépasse de tout côté l'horizon du geste humain, de l'existence humaine et de l'histoire. [...] C'est par grâce que nous pouvons le reconnaître comme ressuscité et que nous pouvons nous immerger dans son grand Mystère ; c'est par grâce que nous pouvons reconnaître que si le Christ n'était pas ressuscité, tout serait vide, vide serait notre foi, c'est-à-dire, comme le disait saint Paul, que vide serait notre affirmation positive, sûre, joyeuse, vide serait notre message de bonheur et de salut, et "vous seriez encore dans vos péchés", c'est-à-dire dans le mensonge, dans le non-être, l'impossibilité à être. »¹³

Don Giussani ne mâche pas ses mots : « Sans la résurrection du Christ, il y a une seule alternative : le néant. Nous, nous ne pensons jamais à cela. C'est pourquoi nous passons nos journées avec cette lâcheté, avec cette mesquinerie, avec cette étourderie, avec cette instinctivité obtuse, avec cette distraction répugnante dans laquelle le moi [...] se disperse. De sorte que, lorsque nous disons "moi", nous le disons pour affirmer l'une de nos pensées, l'une de nos mesures (appelée aussi "conscience") ou l'un de nos instincts, l'une de nos envies d'avoir, l'une de nos prétendues possessions qui sont illusoire. En dehors de la résurrection du Christ, tout est illusion : tout se joue de nous. Illusion est un mot latin qui a comme racine ultime le mot "jeu" : on est joué, joué en nous-mêmes, on se fait des illusions. Il nous est facile de regarder toute la foule innombrable des hommes de notre société : c'est la grande, l'immense présence des gens qui vivent dans notre ville, des gens qui vivent à côté de nous dans la paroisse, dans l'Église, des gens qui sont plus étroitement proches de nous dans la maison. Et nous, nous ne pouvons pas nier que nous faisons l'expérience de cette mesquinerie, de cette petitesse, de cette étourderie, de cette distraction, de cet égarement total du moi, ce fait de ramener le moi à l'affirmation acharnée et présomptueuse de la pensée qui vient à notre esprit [...] ou de l'instinct qui prétend saisir et posséder ce qu'il détermine lui-même comme agréable, satisfaisant, utile pour lui. Jamais le mot demander, prier, ne devient aussi décisif que devant le Mystère du Christ ressuscité. »¹⁴

C'est pourquoi, poursuit don Giussani, « pour nous immerger dans le grand Mystère nous devons supplier, demander : demander, voilà notre plus grande richesse. [...] La position la plus intensément et dramatiquement réaliste consiste à le demander ».¹⁵ Saint Augustin écrivait : « Si ton désir est devant lui [le Mystère], lui qui voit dans le secret l'exaucera. [...]

¹³ *Ibidem*, p. 4-5.

¹⁴ *Ibidem*, p. 5-6.

¹⁵ *Ibidem*, p. 6.

Ton désir, c'est ta prière [ta demande] ; si ton désir est continu, ta prière aussi est continue. [...] Si tu ne veux pas t'arrêter de prier, n'arrête pas de désirer. »¹⁶

Quelle gratitude immense et sans limites de s'entendre répéter cela, de s'apercevoir que le Christ se fait encore une fois si évidemment présent ! Aucune nouvelle n'est comparable à celle-ci : le Christ présent a encore pitié de nous. C'est ainsi qu'Il continue à être le premier, qu'Il nous *primerea*. Avec cette Présence dans le regard, nous pouvons tout regarder et tout juger ; nous pouvons porter un regard plein de cette lumière sur notre temps, sur le vide, sur la violence, sur la tribulation, sur l'intolérance.

Ce regard peut également nous aider à comprendre la densité de ce que nous avons vécu sur la place Saint-Pierre. Il y a de nombreux signes de l'évènement qu'a représenté Rome pour nous, comme beaucoup d'entre vous l'ont écrit. Vous le savez aussi bien que moi. « Au retour, résume l'un de vous, en voiture avec des amis, il y avait un climat différent : c'était évident qu'il nous était tous arrivé quelque chose ce jour-là. » Il y a de nombreux signes du fait que l'évènement du 7 mars n'est pas resté un simple choc sentimental momentané, mais que cela a déterminé un regard nouveau sur la vie.

Que s'est-il passé sur la place Saint-Pierre ? Le Pape ne nous a pas simplement parlé. Avec lui, nous avons vécu un évènement qui nous a – pour employer son expression – « décentrés », qui nous a ramenés encore une fois au centre et qui nous a fait faire l'expérience du Christ à l'œuvre. Il n'y a pas d'autre point de départ que cette expérience pour regarder tout ce qui s'est produit. Le pape François a fait se produire ce dont il nous a parlé : une rencontre, une rencontre pleine de pitié, de miséricorde. C'est la même méthode que la nuit de Pâques. C'est donc à la lumière de l'expérience faite que nous pouvons comprendre ce qu'il nous a dit, y compris son appel à la conversion pour ne pas perdre le centre, le Christ, dans tout ce que nous faisons.

J'ai remarqué chez certains une forme d'étonnement face à cet appel à la conversion. Pourtant, mes amis, ce serait présomptueux de croire que nous n'avons pas besoin de conversion, que rien en nous n'a pas besoin d'être changé. Qui d'entre nous n'a pas besoin de se convertir ? C'est pourquoi, en écoutant les différentes réactions, un passage de la Lettre aux Hébreux qui cite le Livre des Proverbes m'est venu à l'esprit : je crois qu'il peut nous aider à lire le discours du Pape avec la bonne attitude. « Ainsi donc, nous aussi, entourés de cette immense nuée de témoins, et débarrassés de tout ce qui nous alourdit – en particulier du péché qui nous entrave si bien –, courons avec endurance l'épreuve qui nous est proposée, les yeux fixés sur Jésus, qui est à l'origine et au terme de la foi. Renonçant à la joie qui lui était proposée, il a enduré la croix en méprisant la honte de ce supplice, et il siège à la droite du

¹⁶ Saint Augustin, *Discours sur les Psaumes*, Psaume 37,14.

trône de Dieu. Méditez l'exemple de celui qui a enduré de la part des pécheurs une telle hostilité, et vous ne serez pas accablés par le découragement. Vous n'avez pas encore résisté jusqu'au sang dans votre lutte contre le péché, et vous avez oublié cette parole de réconfort, qui vous est adressée comme à des fils : *Mon fils, ne néglige pas les leçons du Seigneur, ne te décourage pas quand il te fait des reproches. Quand le Seigneur aime quelqu'un, il lui donne de bonnes leçons ; il corrige tous ceux qu'il accueille comme ses fils. (Pr 3,11-12)* Ce que vous endurez est une leçon. Dieu se comporte envers vous comme envers des fils ; et quel est le fils auquel son père ne donne pas des leçons ? Si vous êtes privés des leçons que tous les autres reçoivent, c'est que vous êtes des bâtards et non des fils. [...] Mais celles de Dieu sont vraiment pour notre bien : il veut nous faire partager sa sainteté. Quand on vient de recevoir une leçon, on n'éprouve pas de la joie mais plutôt de la tristesse. Mais plus tard, quand on s'est repris grâce à la leçon, celle-ci produit un fruit de paix et de justice. »¹⁷

Regardons avec attention la différence entre certaines de nos réactions au discours du Pape et celle de don Giussani après la reconnaissance de la Fraternité de Communion et Libération, le 11 février 1982. Ainsi, chacun peut faire la comparaison.

« L'acte du Saint-Siège "érige et confirme en tant que personne juridique pour l'Église universelle l'association de laïcs appelée 'Fraternité de Communion et Libération', la déclarant à tous les effets une association de droit pontifical et établissant qu'elle soit reconnue par tous en tant que telle". [Mais] le texte du décret [de reconnaissance] est accompagné d'une lettre, adressée à don Giussani par le cardinal Rossi », qui énumérait une série de « recommandations », parmi lesquelles : « l'affirmation cohérente du charisme doit éviter les "tentations d'autosuffisance" ; la reconnaissance de la nature ecclésiale de la Fraternité implique "sa pleine disponibilité et communion avec les Évêques, avec à leur tête le Pasteur Suprême de l'Église" ; [...] [les prêtres doivent être] "au service de l'Unité" ; [...] [et tous] les membres ne doivent pas empêcher que "la foi garde toute sa force de rayonnement sur la vie" et ainsi de suite. « Giussani se rappelle avoir dit au cardinal Rossi, qui lui lisait cette lettre, qu'il aimerait la publier, et le prélat lui avait répondu : "Non, ne la publiez pas ! Les malveillants pourraient mal interpréter les recommandations qu'elle contient." Au contraire, pour Giussani cette lettre est "précisément un exemple de la maternité avec laquelle l'Église parvient à accompagner ses enfants" quand il y a des pasteurs tels que le cardinal. À ces paroles, le cardinal autorise la publication. »¹⁸

Pourquoi avons-nous si peur d'accueillir les rappels du Pape et de reconnaître nos erreurs ? C'est un signe du fait que notre consistance repose encore en ce que nous faisons, en ce que

¹⁷ He 12,1-11.

¹⁸ A. Savorana, *Vita di don Giussani* [Vie de don Giussani], Bur, Milan 2014, p. 602-603.

nous avons, c'est-à-dire que nous nous sommes écartés du Christ. Ainsi, il n'y a jamais ni paix ni joie en nous, parce que nous ne trouvons pas notre consistance en ce qui nous est arrivé, en Lui qui nous est arrivé.

Pourquoi le Pape et don Giussani n'ont-ils pas cette peur ? Parce que leur certitude repose en tout autre chose que ce qu'ils font ou qu'ils ont. Écoutez ce que dit don Giussani – cela me paraît un jugement décisif pour bien commencer cette session d'Exercices et pour tout regarder à la lumière de la résurrection du Christ – : « Normalement [...] [cette] consistance [...], nous la cherchons dans ce que nous faisons ou dans ce que nous avons, ce qui revient au même. Ainsi, notre vie ne connaît jamais ce sentiment, cette expérience de certitude pleine qu'indique le mot "paix", cette certitude et cette plénitude [...] , cette certitude pleine, [...] sans laquelle il n'y a pas de paix [...], il n'y a pas de joie. Nous arrivons tout au plus à nous complaire dans ce que nous faisons ou en nous-mêmes. Et ces fragments de complaisance dans ce que nous faisons ou ce que nous sommes n'apportent aucune allégresse ni aucune joie, aucun sens de plénitude sûre, aucune certitude ni aucune plénitude. » Voilà ce que nous perdons ! « La certitude est quelque chose qui nous est arrivé, qui s'est produit pour nous, qui est entré en nous, que nous avons rencontré : [...] la consistance de notre personne [...] [est] quelque chose qui nous est arrivé [...], "Quelqu'un nous est arrivé". "Je vis, mais ce n'est plus moi, c'est le Christ qui vit en moi." »¹⁹

Le Pape et don Giussani peuvent tout regarder parce qu'ils sont certains du Christ et de sa miséricorde. Le Pape peut aller jusqu'à dire : « Pour cela, en certaines occasions, vous m'avez entendu dire que l'endroit, le lieu privilégié de la rencontre avec Jésus Christ est mon péché. »²⁰ On ne peut rien imaginer de plus libérateur pour pouvoir nous regarder nous-mêmes, pour regarder tout ce que nous sommes, y compris ce que nous n'arriverions pas à regarder ! Quelle expérience le Pape a-t-il faite pour pouvoir parler ainsi devant le monde entier ? « Le lieu privilégié de la rencontre est la caresse de la miséricorde de Jésus Christ envers mon péché. »²¹ À l'origine de son audace, il y a la certitude du Christ. C'est cette même audace de l'Église qui, pendant la nuit de Pâques, crie au monde entier : « Bienheureuse faute qui nous a valu un tel rédempteur ! » Nous ne devons rien censurer ; rien n'est exclu de ce regard, de cette étreinte pleine de miséricorde.

La censure de nous-mêmes, la peur, le manque d'audace confirment alors à quel point nous nous sommes écartés du Christ, à quel point nous sommes loin de lui et à quel point nous sommes centrés sur nous-mêmes : ce n'est pas le Christ qui est le centre de la vie ! En effet,

¹⁹ L. Giussani, « Noël : Le mystère de la tendresse de Dieu », *Traces-Litterae Communionis*, décembre 2005, p. 1-2.

²⁰ François, *Discours au mouvement Communion et Libération*, 7 mars 2015.

²¹ *Ibid.*

seul celui qui ne s'est pas éloigné du Christ n'a pas peur de tout regarder, même son propre mal. Nous avons tellement besoin d'être décentrés de nous-mêmes pour qu'il redevienne le centre, afin de nous permettre de tout regarder, vraiment tout ! « Jésus Christ est toujours le premier, il nous *primerea*, il nous attend, Jésus Christ nous précède toujours ; et lorsque nous arrivons, il était déjà en train de nous attendre. »²² Qui peut imaginer pour lui-même, pour sa vie, un cadeau plus grand que celui-ci ? Quelque chose de plus utile pour commencer ces journées ?

Mais cela ne s'arrête pas là, ce n'est pas que cela. En effet, sans l'expérience de la miséricorde, non seulement je ne trouve pas de paix, mais surtout je ne connais pas vraiment le Christ. « Les honnêtes gens, dit Péguy, ne présentent point cette ouverture que fait une affreuse blessure, une inoubliable détresse, un regret invincible, un point de suture éternellement mal joint, une mortelle inquiétude, une invisible arrière anxiété, une amertume secrète, un effondrement perpétuellement masqué, une cicatrice éternellement mal fermée. Ils ne présentent point cette entrée à la grâce qu'est essentiellement le péché. [...] Les "honnêtes gens" ne mouillent pas à la grâce. »²³

Le Pape nous a dit : « Seuls ceux qui ont été caressés par la tendresse de la miséricorde connaissent vraiment le Seigneur. »²⁴ Sans l'expérience de la miséricorde, nous ne connaissons pas le Christ ! Sans parler du mensonge et de la naïveté de nous croire sans péché, si nous n'expérimentons ni ne reconnaissons sa miséricorde, nous ne pourrions jamais – vraiment jamais ! – savoir qui est le Christ. Le manque d'expérience de Sa miséricorde confirme à quel point nous nous sommes « écartés », décentrés, éloignés du Christ.

Quelle consolation alors de relire le récit du pharisien et de la femme pécheresse, pour commencer cette session !

« Un pharisien avait invité Jésus à manger avec lui. Jésus entra chez lui et prit place à table. Survint une femme de la ville, une pécheresse. Ayant appris que Jésus était attablé dans la maison du pharisien, elle avait apporté un flacon d'albâtre contenant un parfum. Tout en pleurs, elle se tenait derrière lui, près de ses pieds, et elle se mit à mouiller de ses larmes les pieds de Jésus. Elle les essuyait avec ses cheveux, les couvrait de baisers et répandait sur eux le parfum. En voyant cela, le pharisien qui avait invité Jésus se dit en lui-même : "Si cet homme était prophète, il saurait qui est cette femme qui le touche, et ce qu'elle est : une pécheresse." Jésus, prenant la parole, lui dit : "Simon, j'ai quelque chose à te dire." – Parle, Maître." "Un créancier avait deux débiteurs : le premier lui devait cinq cents pièces d'argent,

²² *Ibid.*

²³ C. Péguy, *Note conjointe sur M. Descartes et la philosophie cartésienne*, dans *Œuvres en prose*, Gallimard Pléiade, Paris 1961, p. 1389-1390.

²⁴ François, *Discours au mouvement Communion et Libération*, 7 mars 2015.

l'autre cinquante. Comme ni l'un ni l'autre ne pouvait les lui rembourser, il en fit grâce à tous deux. Lequel des deux l'aimera davantage ?" Simon répondit : "Je suppose que c'est celui à qui on a fait grâce de la plus grande dette." "Tu as raison", lui dit Jésus. Il se tourna vers la femme et dit à Simon : "Tu vois cette femme ? Je suis entré dans ta maison, et tu ne m'as pas versé de l'eau sur les pieds ; elle, elle les a mouillés de ses larmes et essuyés avec ses cheveux. Tu ne m'as pas embrassé ; elle, depuis qu'elle est entrée, n'a pas cessé d'embrasser mes pieds. Tu n'as pas fait d'onction sur ma tête ; elle, elle a répandu du parfum sur mes pieds. Voilà pourquoi je te le dis : ses péchés, ses nombreux péchés, sont pardonnés, puisqu'elle a montré beaucoup d'amour. Mais celui à qui on pardonne peu montre peu d'amour." Il dit alors à la femme : "Tes péchés sont pardonnés." Les convives se mirent à dire en eux-mêmes : "Qui est cet homme, qui va jusqu'à pardonner les péchés ?" Jésus dit alors à la femme : "Ta foi t'a sauvée. Va en paix !" »²⁵

Qui connaît le mieux Jésus ? Qui peut ressentir un amour plus grand et vivre cette moralité dont nous a parlé le Pape ? Celui à qui on pardonne beaucoup aime beaucoup. Comment cette femme pouvait-elle aimer si intensément ? Parce qu'elle était consciente d'être déjà entièrement pardonnée, parce qu'elle avait rencontré cet homme. Quelle audace ! L'audace qui lui vient du fait d'avoir pardonnée la fait entrer dans cette maison et accomplir ce geste sans précédents. C'était un lieu où elle avait été accueillie avec tout son mal, où elle s'était sentie embrassée par un regard plein de miséricorde. C'est pourquoi elle n'avait pas peur de regarder son péché. Décentrée d'elle-même et de son péché, entièrement déterminée par le regard du Christ, cette femme ne pouvait plus rien regarder sans le Christ dans son regard. Voilà la libération que le Christ apporte dans notre vie, quel que soit notre mal.

Demandons que le Christ domine ces jours au point de pouvoir rentrer chez nous « libres ».

Un geste de ces dimensions n'est pas possible sans la contribution de chacun de nous. « Comment ? », se demandait don Giussani aux Exercices de la Fraternité de 1992 : « Par une seule chose : par le silence. Qu'au moins pendant un jour et demi [...] nous sachions découvrir et nous laisser immerger dans le silence ! En lui s'exaltent la pensée et le cœur, la perception de ce qui nous entoure et donc l'étreinte fraternelle et amicale avec les personnes comme avec les choses. Laissons-nous aller, pour un jour et demi dans toute une année, à l'effort, à la difficulté de ce silence ! » Nous perdrons ce qu'il y a de mieux si nous ne laissons pas de place à la possibilité que ce qui nous arrive nous pénètre jusqu'à la moelle. « Le silence n'est pas le fait de ne pas parler ; le silence est avoir le cœur et l'esprit pleins des choses les plus importantes, celles auxquelles d'habitude nous ne pensons jamais, bien qu'elles soient le

²⁵ Lc 7,36-50.

moteur secret par lequel nous faisons tout. Rien de ce que nous faisons ne nous suffit, rien n'est une raison suffisante [...], satisfaisante pour le faire [...]. [En revanche] le silence [...] coïncide avec ce que nous appelons mémoire », pour laisser entrer ce regard. « Voilà pourquoi nous insistons afin que le silence soit respecté dans sa nature [...], mais aussi pour que soit sauvegardé le contexte par lequel la mémoire peut être utile : ne pas parler inutilement. Nous recommandons le silence avant tout pendant les déplacements », parce qu'ainsi, quand nous entrerons dans le salon, « la mémoire sera favorisée par la musique que nous entendrons ou les tableaux que nous verrons ; nous nous disposerons ainsi à regarder, à écouter, à ressentir avec l'esprit comme avec le cœur ce que, d'une manière ou de l'autre, Dieu nous proposera. » Et il concluait : « Nous devons avoir une grande compassion envers ce qui nous est proposé comme envers la manière dont cela nous est proposé ; l'intention est bonne, elle veut notre bien, elle t'aime. Ce serait très mélancolique de ne rien pouvoir faire d'autre, mais ce que nous faisons ensemble au cours de cette journée et demie n'est qu'un aspect de ce grand geste d'amour par lequel le Seigneur – quelle que soit la manière dont tu t'en aperçois – pousse ta vie vers ce Destin qu'il est. »²⁶

²⁶ L. Giussani, *Dare la vita per l'opera di un Altro* [Donner la vie pour l'œuvre d'un autre], Exercices spirituels de la Fraternité de Communion et Libération. Appunti dalle meditazioni [Notes des méditations] - Rimini 1992, suppl. *CL-Litterae Communionis*, n. 6, 1992, p. 4-5.